

## CHAPITRE I

Où la douce et fragile héroïne  
prend la plume.

Le roi a beaucoup crié ce soir-là. Ensuite il a dit : "On ne doit rien à personne. Tu entends ? A personne."

"On est libre", a-t-il dit aussi. "Est-ce que tu peux comprendre ça ? Est-ce qu'il y a UNE femme au monde capable de comprendre ça ?"

Pour finir, en jetant quelques habits dans son sac de voyage, il a dit : "Notre premier devoir est envers nous-même."

Ensuite il est parti.

J'étais assise au bord du lit, devant la fenêtre ouverte. Des vieilles blessures, et des fraîches, le sang coulait encore et faisait à mes pieds une tache sombre. Je ne bougeais pas. Je ne pensais à rien. J'attendais que la source brûlante soit tarie.

Beaucoup plus tard le chat se glissa par l'entrebâillement de la porte, s'installa au coin du tapis et disposa autour de lui, avec une extrême lenteur, son épaisse queue blanche. Le pas de mon cœur redevint perceptible et j'entendis de nouveau bruire les peupliers du jardin dans la nuit d'été.

"Bon débarras", dis-je entre mes dents.

Et je descendis me servir un grand verre de muscadet.

Mais l'histoire ne commence pas vraiment là, Mathias, parce que cette fille n'est pas vraiment moi. Seulement un brouillon. Moi je dormais sous sa peau et c'est mon histoire à moi que je veux te raconter.

"Je ne t'ai jamais posé de questions", diras-tu. C'est vrai. Tu es la discrétion même. Mais lorsqu'il arrive à John de songer au passé, de s'attendrir sur notre épopée et de se mettre complaisamment à en narrer quelques hauts faits, je te regarde, Mathias. Tu l'écoutes, tu t'étonnes. Tu ris, comme nous tous, quand c'est drôle ; et quelquefois ça l'a été. Puis tu marques un léger temps d'arrêt qui me blesse un peu. Tu tires sur tes poignets les manches de ton pull-over, ou tu rapproches ta chaise de la cheminée, instinctivement : dis-moi, Mathias, aurais-tu un peu froid, parfois, à l'idée de ce que nous avons fait, John et moi, de l'autre côté de la mer ?

- Et le soir, dit John, le soir où j'ai creusé le trou pour enterrer le macchabée - derrière la remise - le seul qu'on ait mis chez nous d'ailleurs - pouvez pas savoir comme j'ai creusé profond - sapristi, la place était déjà occupée, j'ai trouvé TROIS squelettes de chat - et alors...

Tu me regardes. Tu me souris. Mais je sais ce que tu penses, Mathias : tu te demandes d'où je te

viens exactement. Comment on peut avoir AUTANT d'enfants que ça. Comment on peut cheminer d'un si bon pas sur des voies aussi tortueuses, valser avec les potiches, transformer son jardin en cimetière, s'attaquer aux serrures, aux tiroirs, aux vieux messieurs, que sais-je encore - faire feu des quatre sabots et s'asseoir enfin devant toi sur ce banc décoré de fleurs rouges, pas si vieille, Mathias, pas si chenue, et souriante - comment, oui, comment ?

Si tu me prêtes une oreille attentive je peux te l'expliquer. Et mieux que John, qui certes n'a pas tout su. Ces choses extravagantes arrivent tout simplement, tout bêtement, l'une entraînant l'autre et toutes s'enchaînant avec le plus grand naturel. Si l'histoire te chiffonne tu pourras toujours cesser de m'aimer, et si elle te glace t'enfuir en Papouasie...

## CHAPITRE II

Où le portrait d'une nouille est  
tenté, pour Mathias, et où il lui  
est brièvement exposé comment  
on peut avoir **autant** d'enfants  
que ça.

Et tu vois, Mathias, cette fille assise dans sa cuisine, un verre de muscadet à la main, c'est si peu moi que je ne saurais même pas te dire à quoi elle pense.

Elle est née en 1950 : sa génération a été très protégée. Elle-même en est une privilégiée : elle n'a jamais eu faim, ni froid, et n'a jamais manqué d'amour. Que dire d'autre sur cette ébauche ? Elle est infirmière. Elle a trente-deux ans et une santé à toute épreuve. Elle est gaie et coléreuse. Elle aime les poires vertes, les frites et les cornichons. Elle adore danser. Elle est assez jolie, encore qu'un peu grassouillette.

Et je ne sais rien de plus parce qu'elle n'en sait pas beaucoup plus long elle-même. Qu'a-t-elle fait d'autre, jusqu'ici, que de jouer à faire semblant de vivre ? Elle est là, c'est tout ce qu'on peut dire d'elle : là, dans une cuisine, assise. Et elle boit son muscadet à petites gorgées distraites.

J'ai le vague souvenir qu'une fois le verre à demi-bu nous nous sommes mises à compter, elle et moi, les jours qui nous séparaient du retour des enfants, pour savoir si nous aurions le temps d'aller à Paris raconter le départ du roi à Marie-des-Amours. Nous avons conclu que non, finalement, ce ne serait pas possible : John campait dans les gorges de l'Aveyron jusqu'à la fin du mois mais la colonie des autres finissait beaucoup plus tôt. Nous nous sommes dit avec regret qu'un petit voyage, pourtant, nous aurait fait du bien, et que Marie-des-Amours aurait apprécié le récit. Mais bon, nous sommes-nous consolées, tant pis, nous irions lui conter la chose à la Toussaint...

Est-ce cette nouille encore, ou déjà un peu moi, qu'une vague de fureur soudain a soulevée ? J'irai à la Toussaint, oui, salaud vendu pourri je te lui arracherai les tripes pour pas un rond c'est pas une perte je te jure non c'est pas une perte...

Nous avons, j'ai reposé le verre. Le chat, qui m'avait suivie, a ouvert ses yeux d'or, alerté par la violence qui émanait de moi. "Fous le camp," ai-je dit avec une extrême suavité, "fous le camp immédiatement..."

Saisi, il a obtempéré.

Il a bien fait : je l'aurais attrapé par la queue et fracassé contre le mur.